Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 48

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196577

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

solu à ne pas se marier, il remit, quelques mois plus tard, son étude. Il put, dès lors, suivre librement sa vocation. Pendant vingt ans, elle s'exerça aux dépens de ses compatriotes. Parmi ses victimes figuraient, en première ligne, les habitués du *Café des Dauphins* ; mais, en vertu d'un serment solennel auquel on l'avait contraint en le menaçant du sort de Fualdès, il leur réservait les farces anodines dont nul ne songeait à se fâcher.

Pourtant, malgré son aplomb, il n'avait jamais osé lancer la moindre plaisanterie à l'adresse de M. Maigrinet, un petit bonhomme à la physionomie grincheuse, au regard sournois, veuf depuis longtemps, et que personne ne se souvenait d'avoir jamais vu sourire. Vagnol, au bout de dix ans, gardait encore dans l'oreille l'intonation féroce des paroles suivantes :

— La première fois que vous vous permettrez de me faire une blague, je vous couperai les oreilles ; la seconde fois, je vous casserai une patte..., celle que vous voudrez ; et la troisième, comme je n'ai pas l'intention de passer mon temps à vous mutiler, je vous brûlerai, purement et simplement, la cervelle... Vous avez bien compris ? Vous savez que je ne plaisante pas, moi !

Vagnol, qui craignait les coups comme Panurge, s'était tenu pour averti. Il avait prudemment écarté Maigrinet du champ de ses opérations. A peine lui adressait-il la parole, dans la crainte de ne pouvoir, à l'occasion, résister à un subit et regrettable entraînement.

Cette exclusion n'avait pas échappé à ses compagnons de soirées. Elle était pour eux un sujet tout indiqué de railleries, quand il poussait parfois la vantardise jusqu'à prétendre qu'aucun de ses contemporains n'était à l'abri de ses atteintes.

— Et Maigrinet ? criait-on à la fois de tous les côtés, et Maigrinet ?

— M. Maigrinet est à part... je respecte ses cheveux blancs.

— Avez-vous respecté les nôtres ?

— J'ignore leur nuance. Vous êtes tous chauves comme des pommes d'escalier.

Sans le laisser paraître, Vagnol sentait que sa réputation était en jeu, et qu'à ménager ainsi le farouche Maigrinait, il risquait de descendre du piédestal où l'avaient placé, non pas l'admiration, mais les rancunes de la plupart de ses concitoyens. Aussi résolut-il de frapper un grand coup.

Et, un soir, négligemment, il laissa tomber ces mots :

— Si je voulais, je ferais croire à Maigrinet qu'il est aveugle !... Mais je ne veux pas, à cause de ses cheveux blancs.

— Dites donc tout de suite que vous avez peur de lui, répondit un des assistants.

— Eh bien, vous allez voir ça tout à l'heure, quand il arrivera. Mais que la responsabilité du crime auquel vous me poussez retombe sur vos têtes. Comme feu Pilate, je m'en lave les mains... Une recommandation : puisque vous êtes mes complices, vous obéirez aveuglément, c'est le cas de le dire, à mes ordres... Silence, messieurs, voilà notre victime.

Maigrinet, sa canne sous le bras, l'air aussi hargneux que d'habitude, venait de faire son apparition. Comme la température était fraîche, il était enveloppé d'un long pardessus, une antique houppelande grise, qui lui descendait presque jusque sur les talons.

Vagnol s'avança à sa rencontre, la main tendue.

— Comment va ce cher ami ?

— Très bien, répondit Maigrinet, d'un ton sec, en se débarrassant de sa canne et de son pardessus.

Il prit un journal qui traînait sur une table, et vint s'asseoir près du poêle.

Vagnol le suivit.

— A votre âge, fit-il, vous lisez encore sans lunettes ?

— Puisque je vois aussi bien qu'à vingt ans.

— Vous avez de la chance. Ce n'est pas moi qui pourrais en dire autant. Ne fatiguez pas, cependant, votre vue.

— Elle durera bien autant que moi.

— On croit cela ; et puis, un beau jour, un accident arrive, bonsoir ! la lanterne est éteinte.

Maigrinet, qui venait uniquement pour lire les journaux, eut un geste d'impatience. L'ex-avoué, ne jugeant pas à propos d'insister, s'éloigna et vint prendre place à une table où se tenaient trois de ses amis.

— Faisons-nous une manille ?

— Si vous voulez.

On se mit à jouer. Un quart d'heure après, on entendit une espèce de grognement. Un des joueurs, se penchant pour voir sous la table, demanda :

— Est-ce qu'il y a un chien, ici ?

— Non, dit Vagnol, en jetant ses cartes, c'est notre ami Maigrinet qui ronfle... Regardez, le sommeil de l'innocence. J'ai presque envie de l'épargner... Enfin, *alea jacta est !*... Messieurs, je compte sur votre concours ; rabattez les rideaux, éteignez le gaz.

La salle fut plongée dans la plus profonde obscurité.

— Et maintenant, à vos jeux ; surtout, ne trichez pas. Annoncez fort, plus haut que ça... Très bien.

Tous avaient compris, et, par des annonces fantastiques, firent semblant de jouer. Vagnol, de son côté, criait comme un forcené. Sa voix éclatait en coups de tonnerre. Les minutes s'écoulaient. Quelques assistants, malgré leur bonne volonté, commençaient à trouver que la plaisanterie se prolongeait outre mesure. Ils n'osaient bouger, dans la crainte de s'éborgner ou de renverser les tasses. Ils restaient sur leurs chaises, droits comme des piquets, avec des fourmillements dans le dos et le long des jambes.

Mais un cri désespéré, un cri effroyable, qui n'avait presque plus rien d'humain, les fit sursauter sur leurs sièges.

— Oh ! mon Dieu !... Je suis aveugle !

— Aveugle ! s'écria à son tour Vagnol, ce n'est pas possible. On ne perd pas la vue en cinq minutes.

— Quand je vous dis que je n'y vois rien, rien, c'est affreux.

— C'est la fraîcheur de la soirée... ou la clarté du gaz qui aura subitement paralysé votre nerf optique.

— Je vous en prie, allez vite chercher un médecin.

— Malheureux ! vous ne songez donc pas au gaz ? C'est à la lumière du jour seulement qu'on pourra examiner vos yeux. Ne vous désolez pas, une nuit est bien vite passée.... Nous ne voulons pas vous abandonner ainsi ; je vais vous reconduire. En attendant, à cause de la fraîcheur, je crois qu'il serait prudent de vous bander les yeux. Tenez, j'ai justement un mouchoir propre. Ne bougez pas, je vais vous mettre moi-même le bandeau.

A tâtons, Vagnol lui appliqua sur les yeux l'épais et large mouchoir qu'il avait apporté en prévision ; puis, tout bas, il ordonna de rallumer le gaz. Maigrinet ne s'aperçut de rien. Il avait la face affreusement contractée. Il ne cessait de gémir.

— C'est féroce, murmura un des assistants ; j'ai envie de lui enlever son bandeau.

Un regard terrible de Vagnol le cloua sur place.

— Allons, je vais vous accompagner. Enfilez votre pardessus ; voilà votre chapeau, votre canne... Ne touchez pas votre bandeau, car vous allez être obligé, peut-être, de garder, pendant quelques jours, la chambre noire.

— J'y resterai six mois, s'il faut, pourvu que je recouvre la vue.

— Espérons que la guérison ne sera pas aussi longue, ajouta l'ex-avoué, en prenant le malheureux par le bras.

Ils sortirent, suivis à distance par quelques habitués du café.

Quant à Vagnol, il accompagna l' « aveugle » jusque dans sa chambre à coucher.

Il le remit à sa vieille servante, qui se prit à pousser des hauts cris et à parler, elle aussi, d'aller, en toute hâte, chercher un médecin.

— Non, Pélagie, non, M. Vagnol a raison ; il faut attendre le jour... Vagnol, mon ami, puisque vous avez eu la bonté de m'offrir votre bras, vous allez m'aider à me mettre au lit.

Celui-ci fit la grimace ; il ne s'attendait pas à tant d'exigence ; mais il ne pouvait refuser ce dernier service. Il déshabilla « son ami » comme un enfant, le coucha avec toutes sortes de soin et lui rabattit sur le nez le bonnet de coton trouvé sous le traversin.

— Tâchez de vous reposer, et demain matin, si je suis remis moi-même de la secousse, je viendrai prendre de vos nouvelles.

— Une minute, dit Maigrinet, la voix palpitante d'émotion ; je vous ai méconnu, mon cher Vagnol. Au fond, je le reconnais aujourd'hui, vous êtes le meilleur des hommes. Tant que j'aurai un souffle de vie, je me souviendrai de ce que vous avez fait ce soir pour moi. Pardonnez-moi si je vous ai blessé parfois par mes rebuffades. Que voulez-vous ? Je n'avais pas d'autre moyen pour éviter ces farces que vous prodiguez un peu trop, soit dit sans vous offenser. Je vous en prie, oubliez le passé, et, sans rancune, donnez-moi la main.

Vagnol mit sa main dans celle de « l'aveugle » qui, après l'avoir serrée avec un trouble grandissant, la porta à ses lèvres.

— Calmez-vous, Maigrinet, je vous en supplie ; je sens des larmes rouler sous mes paupières... Au revoir... Ne découvrez pas vos yeux avant la visite du docteur.

(*A suivre.*)

Boutades.

Un coiffeur avait commandé une enseigne à un peintre, avec ces mots :

AU CHÊNE D'ABSALON
Salon de Coiffure.

Le peintre commençait à s'exécuter lorsqu'il s'aperçut que, sur la plaque que lui avait fournie le coiffeur, il lui serait impossible d'y faire entrer toutes les lettres.

Il eut l'ingénieuse idée d'en retrancher quelques-unes et quelques jours plus tard on pouvait lire au-dessus de la boutique de notre artiste capillaire

Au Chêne d'Absalon de Coiffure.

La saison de Vichy ne s'est pas close, dit l'*Echo de Paris*, sans qu'un de ses rédacteurs, sollicité par la princesse K..., ait buriné sur son album un madrigal que voici :

Ici, sur la foi des gazettes,
Madame, on croit venir au port.
Mais les malades ont grand tort
De prendre les eaux où vous êtes.
Vos yeux nous font, à parler franc,
Mainte blessure inexorable,
Si bien qu'on arrive souffrant
Et qu'on s'en retourne incurable.

Dans le temps où les pasteurs interrogeaient du haut de la chaire, non seulement les enfants, mais les hommes et même les vieillards, cette question fut adressée à un meunier :

— Récitez le huitième commandement.

— Cela ne me regarde plus, monsieur le ministre, j'ai remis le moulin à mon fils.

PEU GALANT.

La femme. — Qu'est-ce qu'on nomme le parti de l'opposition, dont on parle si souvent dans les journaux ?

Le mari. — Le parti de l'opposition est dans l'Etat ce que la femme est dans le ménage.

THÉATRE. — Dimanche 28 novembre, **Le Maître de Forges,** pièce en 5 actes par Georges Ohnet, et **le Truc d'Arthur**, comédie en 3 actes. Les plus difficiles et les plus exigeants auront de quoi se satisfaire avec un pareil programme. Le légendaire succès du **Maître de Forges** suffirait seul à la réclame d'une semblable soirée, et l'adjonction sur l'affiche du **Truc d'Arthur**, garantit au public de dimanche prochain, des émotions, et des accès de gaieté, des plus sincères et des plus fréquents

Jeudi 2 décembre, **L'Avare**, comédie en 5 actes de Molière.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE
Agendas de bureaux pour 1898.

VIENT DE PARAITRE :

Au bon vieux temps des diligences

Deux conférences données à Lausanne
par L. MONNET
avec couverture illustrée par R. LUGEON.
En vente au
bureau du CONTEUR VAUDOIS et chez tous les libraires.
Prix : 1 fr. 50.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.